

LA LANGUE d'APPRENEUR

Dans le livre d'Esaië, je lis : « Le Seigneur m'a donné une langue de disciple » Esaïe 50,4
Je me souviens d'un enseignant qui traduisait « disciple » par « appreneur ». Le
Seigneur m'a donné une langue d'appreneur.

La langue d'appreneur, c'est celle qui a lieu hors des écriteaux. C'est celle qui écoute le
chant des choses. Quand je suis en vie, je parle une langue d'appreneur. Les autres
heures, les heures raidies, je parle une langue de sachante et mon écriture vomit des
oiseaux empaillés. Je plante après mon regard dans leurs yeux morts, si bien imités, je
touche leur pelage guindé, entre fascination et dégoût. Cela peut me faire perdre le goût
des mots pour longtemps. C'est souvent une phrase lue qui me réinitie à l'incomparable
vie de la parole habitée. Maurice Zundel, Christian Bobin : une phrase. J'ai ainsi en moi
une vraie ménagerie de mots des autres, qui jappent plus ou moins fort, s'approchent et
s'éloignent, me bousculent et mendient, font leur vie près de ma vie, font la vie en ma
vie.

Une phrase et cela suffit. Cette joie ne vieillit pas et c'est comme un baptême
recommencé. Transpercé le cœur redevient source – une seule phrase.

J'ai trouvé cet été dans un livre un personnage étonnant. Le livre, *Miss Islande*, d'Audur
Ava Olafsdottir, est plein de gens dont c'est le métier d'écrire. Isey, non. Elle est toute
jeune, déjà asservie, claquemurée par les maternités et terrifiée à l'avance des
probables suivantes. Pourtant, elle se met à écrire, elle aussi, en cachette. Tellement
qu'il lui faut des cahiers entiers. Elle les dissimule dans un seau de ménage, elle en a un
peu honte. Dedans, elle note des phrases. Des phrases qui lui passent par l'esprit. Par
exemple : « Un bateau s'échoue sur moi dans la brume. Tandis que les grand-mères
chantent des berceuses dans la ville. » Elle note aussi des phrases que les gens disent.
Des phrases libres, palpitantes, dérangeantes. Des phrases qui l'émeuvent. Et puis elle
écrit aussi des lettres : « Je m'endors tôt le soir, à peu près à la même heure que les
pissenlits. » « Tes lettres m'ont maintenue en vie. » Parfois, elle invente des morceaux
d'histoire, des dialogues, à partir de la réalité qu'elle observe : « J'écris sur ce qui se
passe, mais comme il ne se passe pas grand-chose, j'écris aussi sur ce qui ne se passe
pas. Sur ce que les gens disent et ce qu'ils ne disent pas. »

Ces phrases sont comme un élixir de survie dans le bunker du quotidien que la pauvreté
cimente. Ces phrases sont la beauté qui vient jusqu'à elle.

Ysey m'a fait rêver d'écrire comme cela : en ramassant les phrases des autres. De
réceptionner cette vie, de ne pas la laisser perdre. Comme on dirait pour une chanson,
d'en orchestrer seulement les arrangements. Cueilleuse de phrases prononcées et de
phrases tues. Sauveuse de mots, épaves phosphorescentes qui racontent des vies,
univers sur le point d'être perdus, et tant pis s'ils ne vont avec rien, rescapés de l'oubli.

Ysey parle la langue d'appreneur : une langue qui écoute, qui se laisse saisir et qui vit.
Elle l'emmène et dans ce voyage, rien de connu.

Quand le fleuve de cette langue me parcourt,
Quand il touche mon corps et l'éveille, et le révèle, et l'appelle,
Quand il déploie sa danse suscitant ma peau, alors le monde s'ouvre entièrement, alors
je suis enfin à ma place, et dans le même mouvement je disparaîs à mes propres yeux.

C'est cela la paix.

